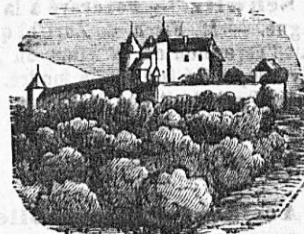




# LA GRUYÈRE



## JOURNAL INDÉPENDANT, POLITIQUE ET AGRICOLE

Paraissant les mardi et vendredi.

Supplément bimensuel gratuit : « L'ÉCHO LITTÉRAIRE »

Imprimerie et Administration : Rue de la Sionge, Bulle.

HORAIRE B.-R. : BULLE, arr. 9<sup>h</sup>7 (dim. j. f. 9<sup>h</sup>1) 3<sup>h</sup>0 8<sup>h</sup>7. BULLE, dép. 5<sup>h</sup>0 (5<sup>h</sup>45) 1<sup>h</sup>40 6<sup>h</sup>20

### ANNONCES

District de la Gruyère:	
Une seule insertion	20 cts.
Annances répétées	16 »
Canton: Première insertion	20 »
Les suivantes	15 »
Suisse	25 »
Etranger	30 »
la ligne ou son espace.	
Annances mortuaires et rétractations	25 cts.
Réclames	40 cts. la ligne
S'adresser à	
Publicitas, S.A. suisse de publicité,	
Bulle (Cercle catholique, au 1er).	

**ABONNEMENTS**  
Suisse . . . 1 an, Fr. 5.—  
          . . . 6 mois > 2 50  
Étranger . . . 1 an > 9 50  
          . . . 6 mois > 5 50  
payable d'avance.

Prix du numéro : 5 cent.

On s'abonne dans les bureaux de poste. TÉLÉPHONE 150

### Juin pittoresque.

Dans l'antiquité romaine, juin était consacré aux jeunes gens, comme le mois précédent l'était aux vieillards. De là son nom dérivé de *juniores*. Cependant on lui attribue d'autres étymologies. Certains prétendent, en effet, que juin vient de Junius Brutus, le tribu qui chassa de Rome Tarquin le Superbe, d'autres de Janus. On soutient cette dernière affirmation de ce que les anciens appelaient quelquefois ce mois *Junonius*, mais il semble que ce furent simplement des licences poétiques, car juin ne fut jamais consacré à Janus.

C'est, ou plutôt ce devait être, l'un des plus beaux mois de l'année. La terre embaume, le soleil inonde les chemins, tout rit, tout fleurit et tout chante. Les foins sont mûrs, les blés roussissent déjà et, dans la paix des prés, les oiseaux s'alanguissent. Mais il arrive souvent, et depuis quelques années surtout, que le calendrier retarde et que les saisons sont incohérentes. Le vent déracine les plantes, des giboulées attardées nous inondent et la grêle crépite sur nos vitres, si ces mauvais plaisants d'astronomes n'ont pas menti, ce joli mois de l'été sera pareil aux plus mauvais jours de l'hiver. Ce sera à regretter le temps où Saint-Médard ayant été humide, il « pleuvait » quarante jours plus tard ! Brave Médard, brave Barnabé et brave Gervais aussi, car tous trois, d'après les proverbes, influençaient la température du mois de juin. Ne disait-on pas dans nos campagnes, notamment dans les Vosges et dans l'Alsace :

A moins que de Saint Barnabé  
La journée clairette  
Saint Médard ne rachète,  
et, dans les Charentes, par exemple :  
A moins que Saint Gervais soit beau  
Et tire Saint Médard de l'eau.

Ce n'est plus saint Médard seulement qu'il faudrait à présent tirer de l'eau, c'est tous les saints du calendrier ! Mais nos ancêtres ont connu de pires misères atmosphériques. En 1793, en avril et en mai, le thermomètre était encore au-dessous de zéro et l'on fit du feu dans les appartements pendant tout le cours du mois de juin. Pais, brusquement, dans les premiers jours de juillet, la chaleur commença et tout de suite atteignit 38° à l'ombre. Cette température se maintint durant tout l'été. Ne souhaitons pas une telle aubaine !

En France, la fête la plus importante du mois de juin est indiscutablement la Saint Jean. C'est même l'une des plus importantes fêtes annuelles, surtout dans les campagnes. Elle fut, pendant des siècles, l'occasion de réjouissances très pittoresques et donnait lieu à des pratiques aussi naïvement superstitieuses que charmantes.

A peu près partout, on allait dans la nuit du 23 juin d'immenses feux de joie qu'on appelait feux de la Saint Jean et l'on dansait en rond autour d'eux après que le clergé fut venu en grande pompe le bénir. Une superstition très répandue chez les jeunes filles était qu'il suffirait pour trouver un mari dans l'année d'avoir dansé durant cette nuit autour de neuf feux différents.

On prétendait également qu'il fallait, pour se préserver pendant l'année de l'incendie et de la foudre, se plonger la tête dans la fumée du feu de la Saint Jean, puis de s'emparer d'une branchette enflammée et de la cacher dans un coin de sa maison.

Ces coutumes ne sont plus guère en usage de nos jours. Le feu d'artifice a remplacé dans certaines communes le feu de joie de nos pères, mais les superstitions d'autrefois sont à peu près oubliées.

Robert Delys.

### LA VIE ÉCONOMIQUE

#### La vague de baisse

On mande du Havre le 27 mai :

« La vague de baisse provoque une profonde perturbation sur les marchés commerciaux où on ne s'attendait guère à un effondrement si prolongé des devises anglaises et américaines. Comme depuis six mois tous les cours avaient bondi à la suite de la hausse du dollar et de la livre sterling, ils suivent maintenant, avec une égale vitesse, une pente opposée. En un mois, le coton vient de perdre 244 francs par cinquante kilogrammes. Les cafés ont baissé, pendant ce temps, de 76 francs. Les laines étant peu traitées sur la place du Havre, elles n'ont perdu que 35 francs. Sur les denrées, la baisse n'est pas encore sensible. Par contre, sur les cuivres, le fléchissement est de 150 francs.

La perplexité est grande dans les milieux compétents. Les affaires s'en trouvent ralenties. On ne remarque que des vendeurs sur tous les produits. Personne n'ose plus s'engager. Les légers mouvements tentés en réaction n'ont pas eu d'écho. Sur le marché même du Havre, on supporte bien ce changement, mais on ne se dissimule pas qu'il est gros de conséquences pour nombre de détenteurs qui, en prévision des hausses qu'on croyait illimitées, stockaient toutes sortes de produits.

Le malaise est grand et il peut encore s'aggraver, nos marchés commerciaux étant sous l'influence directe des grands marchés anglais et américains qui s'effondrent de jour en jour. »

— M. Joseph Johnson, le célèbre économiste de l'Université de New-York, exprime la conviction que la baisse des prix continuera et qu'aucune

nouvelle hausse n'est à craindre. La baisse ne sera pas trop brusque et par conséquent n'amènera aucune panique. Le mouvement sera lent mais continu pendant deux ans.

### NOUVELLES SUISSES

**La fin d'un conflit.** — On se souvient que le vapeur, espagnol *Sardini-nero*, qui transportait des céréales pour la Suisse, fut torpillé au printemps 1918 par un sous-marin allemand. La Suisse réclama une indemnité, admise d'ailleurs par l'Allemagne. Un tribunal arbitral fut institué pour statuer. Le *Bund* apprend que ce tribunal, siégeant sous la présidence d'une personnalité hollandaise, vient de fixer définitivement le montant de l'indemnité.

Dans sa séance de vendredi, le Conseil fédéral a pris acte de la solution définitive de cette affaire.

**La situation des C. F. F.** — Le Conseil fédéral propose à l'Assemblée fédérale d'adopter le rapport de gestion et les comptes des C. F. F. pour 1919. Dans ses critiques sur la situation financière des C. F. F. le Conseil fédéral exprime l'opinion que l'on ne pourra attendre une amélioration effective et générale que lorsque le calme sera rétabli sur le continent, quand il se manifesterait un plus grand désir de travailler, lorsque la production de denrées alimentaires se sera accrue et que leur transport sera facilité et enfin lorsqu'on pourra de nouveau se procurer à des prix normaux les matières premières pour l'industrie et les transports. Il faudra chercher à simplifier entre temps l'organisation et l'administration des C. F. F. en économisant les forces et en restreignant les dépenses tout en tenant compte dans une plus large mesure des intérêts du peuple, de la direction et du personnel.

**Double noyade.** — Une institutrice de l'école des sourds muets de Wabern, en promenade avec des élèves, permit à celles-ci de prendre un bain de pied au bord de l'Aar, lorsque l'une d'elles, s'avancant dans l'eau, fut entraînée par le courant. L'institutrice sans souci du danger, s'élançant à son secours, fut elle-même entraînée et disparut sous l'eau. Un pêcheur accouru, fit de vains efforts pour retrouver les deux corps disparus.

**Pensions des fonctionnaires.** — On écrit de Berne à la *Revue* :

La commission du Conseil des Etats chargée d'examiner le projet de statuts de la Caisse des pensions, s'est réunie à Berne, jeudi, mais elle s'est séparée sans avoir terminé ses travaux. Elle a demandé au Conseil fédéral de compléter le dossier et elle se réunira le 9 juin pour arrêter ses décisions au vu des informations qui lui auront été données.

**Banque nationale.** — Le Conseil fédéral a complété sur un point ses propositions concernant la révision de la loi sur la Banque nationale. Il propose de fixer le nombre des directeurs non pas à trois, comme aujourd'hui, mais à deux ou trois. On compte en effet pouvoir faire l'économie d'un poste de directeur et simplifier ainsi l'organisation de cet établissement.

**Le recrutement en 1920.** — Les examens pédagogiques de recrues seront encore supprimés cette année. Quand les rétablira-t-on ? C'est ce que le Département militaire sera sans doute appelé à dire sous peu.

La nécessité d'un triage plus strict des recrues, résultant de la diminution des effectifs, a engagé le département à se montrer plus sévère en matière d'admission au service.

**Chaussures militaires.** — Le Département militaire a fixé de la façon suivante le tarif des chaussures militaires d'ordonnance pour 1920 : Souliers de marche, 38 fr., souliers de montagne, 48 fr. bottes de cavalerie, 65 fr.

**Une hausse des prix du tabac.** — Les fabricants de tabac annoncent une nouvelle hausse des prix du tabac. Ils donnent pour raison que les frais d'importation ont triplé depuis janvier et que l'introduction de la semaine de 48 heures n'a fait que baisser la production.

Les bouts Vevey et Grandson subiront une très forte hausse.

**La réforme financière fédérale.** — Une conférence des chefs de départements de finances cantonales s'est tenue à Zurich. Le conseiller fédéral Musy a développé son programme sur la réforme financière fédérale.

**Reprise du travail sans conditions.**

— A la suite de l'accord intervenu jeudi entre la Fédération suisse des entrepreneurs et la Fédération suisse des ouvriers du bâtiment, le comité central du syndicat des ouvriers du bâtiment donne l'ordre à ses sections de reprendre le travail sans conditions. Il ne sera pas pris de mesures coercitives de la part des patrons.

**Berne.** — Un troupeau de moutons d'une trentaine de têtes a été enseveli par une avalanche près du glacier inférieur de Grindelwald. On a pu dégager vivants un certain nombre de ces animaux.

**Genève.** — Peine légère. — La cour d'assises a condamné à une année de prison un mécanicien bernois, Robert Hatzli, 22 ans, qui avait, d'un coup de revolver en plein cœur, tué un nommé Birraux, Français. Le jury a admis des circonstances très atténuantes.





et en bateau à Thoun,  
rentrèrent à Bulle  
bourg.

ortelle. — Lundi  
ad, épouse de M. Ju-  
cien, à Bulle, voulant  
rop pectoral à sa fil-  
préalable le liquide;  
euse s'était trompée  
atenait du lysol. Elle  
res après, de cette fa-  
s d'atroces souffran-

M. Roud et à ses en-  
de toute notre sym-  
cruelle circonstance  
ndolécances.

— En train de com-  
ge, la cloche funèbre  
a mort d'un brave  
u en notre ville, M.  
onnier, enlevé après  
maladis, à l'âge de  
ants vont nos eincé-

ment aura lieu jendi-

L DE BULLE

ANCOM. —  
Reichenbach Marie, fille  
de Gsteig (Berne) et de  
virith.

Charles Luc, fils de Joseph  
vivil (Lucerne), et de Ca-

Eugénie Yolande, fille  
Gumefens et de Emma,

Bertha, fille de Jules,  
et de Clémentine née

Marie, fille de Jules,  
née Crausaz.

Marcel-Laurent, fils de  
commerce, de Cressier  
née Pasquier.

Henri, fils d'Antoine,  
et de Ida née Gre-

es —

Samuel, voiturier, de  
d'Eugénie née Pfister,

Thérèse, fille d'Eu-  
gruyères, 7 mois.

André, notaire, époux  
née Hauri, de Bro-

et Fribourg, 72 ans.

Juste, fils d'Alexandre,  
Grangier, de Bulle, 7

née Baudevin, ména-  
de Bulle et Echarlens,

UD, mécanicien, et  
Alice, à Bulle, ainsi  
t la douleur de faire  
rable qu'ils viennent  
ne de

mma Roud

épouse, mère et pa-  
nt à leur affection le  
née.

ra lien à Bulle, jendi  
rès midi.

P.

de lettre de faire

réunit à la table de la  
mbloit toujours plus  
vât un mieux réel,  
nce de la fièvre, soit  
ation factice dans  
plaisir de la réunion-  
de souvenirs, cher-  
e qui l'entourait. La  
e, les vieux meubles  
oses inanimées qui  
me, car elles se rat-  
famille honorable,  
la pauvre fille cher-  
échapper à l'ignomi-

à la vague inquié-  
fille, songeait moins  
nresse. Il la contrai-  
du repas, et resta  
s instants avec sa  
ion commune qu'il le  
pour la pauvre Ma-  
inlée de son unique  
(A suivre.)

## Le Lys noir

2

PAR

JULES DE GASTYNE

— Ah ! madame, m'écriai-je, avec un accent de détresse qui aurait attendri un roc, mais qui la laissa insensible... ayez pitié de moi !... Vous savez combien j'aime Laurence, quels rêves j'ai faits ! C'est attenter à ma vie que de me l'enlever maintenant, que de m'en séparer, car sûrement j'en mourrai !... Dites-moi au moins pourquoi vous revenez sur votre parole... Si c'est par ma faute... parce que je vous ai déçu, et que vous avez quelque reproche à me faire, je tâcherai de racheter ma défaillance par une vie de dévouement, de sacrifices, de...

Je m'arrêtai.

Je ne savais plus ce que je disais...

Des larmes grosses comme le doigt roulaient dans mes yeux.

Madame de Frémilly était toujours debout, se dirigeant vers la porte.

Je voyais qu'elle faisait des efforts pour rester insensible. Et avec sa haute taille... sa pâleur... son grand air de dignité hautaine, elle avait l'air d'une impérieuse et inflexible statue... justicière d'une faute que j'ignorais... et que j'ignore encore.

Je compris que je ne la toucherais pas, que j'aurais avec plus d'espoir imploré un marbre et que je ne saurais rien.

Ses yeux, son geste, tout son être me poussaient dehors.

Je ne résistai plus. Et je sortis.

Je sentais que j'allais m'évanouir de douleur.

La porte franchie, je demeurai un moment étourdi, comme assommé, puis je me décidai à descendre, comme je te l'ai dit, j'ai songé tout d'abord à me noyer, puis j'ai pensé à toi, à ton amitié...

— Que puis-je faire ?

— Voir madame de Frémilly, l'interroger sur les raisons de cette singulière rupture qui me brise à la fois le corps et l'âme. Voir mademoiselle de Frémilly... lui apprendre, et savoir si elle approuve la conduite de sa grand-mère, si elle aussi me rejette.

— Je les verrai, dit le gros Mareuil ému, aujourd'hui même, je te le promets ; à moins...

— A moins ?...

— A moins qu'elles ne me reçoivent pas.

— Pour quel motif ?...

— Je ne sais pas... Mais je ferai mon possible pour les voir... pour leur parler.

— Après, fit Jacques, si je n'ai plus rien à espérer...

Un geste significatif compléta sa phrase.

Mareuil ne le releva pas.

Il se sentait impuissant devant un pareil abattement, un si complet effondrement d'un être qu'il croyait fort.

Le feu s'éteignait. Une lueur du jour pâlisait les fenêtres.

— Tu devrais, dit Mareuil, te reposer un peu.

— Me reposer ! murmura Jacques de Brécourt.

Et il jeta à son ami un regard si plein d'angoisse et qui disait clairement qu'il n'y avait plus pour lui de repos et de calme, que Mareuil frissonna.

— Ah ! l'amour ! l'amour ! fit-il pour cacher son émotion.

Et il ne parla plus.

Il laissa Jacques, qui s'était jeté sur un canapé, plongé dans ses réflexions, abîmé dans sa douleur sans nom.

III

Au cours de la journée qui avait précédé ce que Jacques de Brécourt appelait une catastrophe — et la plus terrible, la plus complète des catastrophes — au cours de cette journée, la baronne douairière de Frémilly — car madame de Frémilly était baronne bien qu'elle portât rarement son titre — était seule dans le petit salon où elle avait coutume de recevoir, avec sa fille, Jacques de Brécourt — un salon Louis XVI, un peu fané, mais qui avait été fort luxueux et que Laurence ornait en toutes saisons de fleurs fraîches — quand une des servantes vint la prévenir qu'une dame désirait lui parler tout de suite en particulier.

Madame de Frémilly posa sur un petit meuble le livre qu'elle lisait et demanda :

— A-t-elle dit son nom ?

— Non, madame la baronne ; elle prétend que c'est inutile, que madame la baronne ne la connaît pas, mais qu'elle a des choses urgentes à dire à madame la baronne, et que madame ne sera pas fâchée de connaître... C'est une dame très bien... tout en noir... qui a le visage fort triste.

Madame de Frémilly pensa que c'était peut-être quelque solliciteuse qui avait besoin de ses services.

Elle demanda :

— Où est Laurence ?

— Mademoiselle est dans son atelier, en train de dessiner.

— Faites entrer cette dame, dit la baronne.

Et elle attendit la visiteuse.

— Celle-ci se montra bientôt.

Elle entra avec hésitation, paraissant fort timide. Elle semblait jeune, assez jolie, le regard hum-

ble et triste, et ses vêtements noirs faisant ressortir davantage la blancheur de son teint qui était fort pâle.

Elle s'inclina gracieusement devant madame de Frémilly.

Et avant de prononcer une parole, elle demanda :

— Nous sommes bien seules, madame ?

— Certainement, dit la grand-mère de Laurence, un peu étonnée.

— Personne ne peut nous entendre !

— Personne, madame.

Et la baronne dit à la domestique, qui était restée là :

— Veille, Suzanne, à ce qu'on ne nous dérange pas !

— Oui madame.

La servante sortie, madame de Frémilly indiqua un siège de la main à la femme en noir, en lui disant :

— Veuillez vous asseoir, madame, et me dire ce qui vous amène.

La visiteuse semblait hésiter de parler.

Elle releva davantage sa voilette, qu'elle avait seulement levée à demi, et elle commença :

— J'ai appris, madame — oh ! très indirectement — que mademoiselle de Frémilly, votre petite-fille, allait épouser bientôt M. Jacques de Brécourt... Est-ce vrai ?

— Rien n'est plus vrai, madame.

— Ah ! fit la visiteuse.

Et une contraction passa sur sa face et la pâlit encore.

La baronne de Frémilly, qui commençait à être inquiète et qui regardait l'inconnue avec un air inquisiteur, demanda :

— Vous connaissez M. de Brécourt ?

— Oui, madame, pour mon malheur.

Madame de Frémilly tressaillit.

— Pour votre malheur ?

— Oui, si ce que l'on m'a dit est vrai... et je vois maintenant que c'est vrai, puisque vous venez vous-même de le confirmer.

La baronne fixait l'inconnue avec une attention où il y avait, presque de l'égarment et de l'effroi.

Elle s'écria :

— Vous êtes donc ?...

— J'ai été la maîtresse de M. de Brécourt. Et je croyais bien être sa femme un jour... comme il me l'avait juré... mais les serments des hommes !

La visiteuse porta la main à ses yeux... et la baronne s'aperçut qu'elle pleurait.

Elle était fort émue. Cette révélation bouleversait tous ses projets, emplissait son âme d'angoisse.

Brécourt lui avait donc menti en lui affirmant, comme il l'avait fait, qu'il avait rompu depuis



chercher à la lui en-  
on âme... et quand  
aré et qu'elle eut  
ait menée jusque-  
s'envahirent.

Frémilly, pensa-t-  
re semblable au

sa petite fille des  
ais c'est en vain  
l'amour... On n'y  
doit s'abattre sur  
estin et à la fou-  
avouer que Lau-

tivement Jacques  
en voyant com-  
et sincère, quels  
dans son exist-  
dre, et elle avait  
elle voyait enva-  
lentement, pour  
s portes de son

été gagnée par la  
amoureux et elle  
confiance quand  
s avons racontée.  
d'mère fut reprit  
son sort qui at-  
petite fille ado-  
alait pas mieux  
tous les autres  
édie infâme... Il  
sans doute... Là  
il mentait... et il  
usqu'on se lais-  
de sincérité.

baronne résolut  
asser la soirée à  
nière fois... et d'a-  
le son caractère,  
sa duplicité —  
ne sans prévenir  
réservée celle-ci  
elle-même.

avait passer près  
Jacques de Bre-  
sique qu'elle avait  
de Brécourt les  
fille et elle, ma-  
toutes les paroles  
reuses protesta-  
s d'amour éter-  
favorable.

clusions très dis-  
ompris, avait eu  
comprendre.

at de perfection

Laurence fut sor-

aux trahisons,  
s de cet homme.

ne que le baron  
fide et plus ha-

la malheureuse  
suivit, comment

ur le plus saint,  
re qui eût ger-

ceurs dignes  
flor épanouie  
une flamme de  
mélal souillé  
sort plus bril-

ait joué à ma-

dame de Frémilly l'atroce comédie que nous avons  
vue, et qui avait brisé peut-être pour toujours  
l'idéal du bonheur... le bonheur violent, selon  
l'expression de Michelet, dont jouissaient Lau-  
rence et Jacques, cette femme descendit lentement  
l'escalier qui menait au vestibule de l'hôtel... Là,  
elle rencontra un domestique auquel elle de-  
manda, pour dire quelque chose, son chemin et  
qui lui ouvrit la porte donnant sur la petite cour  
précédant l'hôtel.

Elle traversa l'hôtel à pas lents, cette petite  
cour, car elle marchait comme si elle avait senti  
sur ses épaules le poids de l'iniquité qu'elle ve-  
nait de commettre.

Quand elle fût dehors seulement elle se hàta  
vers un homme planté tout droit au coin de la  
rue et qui semblait l'attendre.

Cet homme, qui n'avait pas d'âge bien défini,  
était de haute taille, sans barbe, et avait le visage  
glabre... avec de longs cheveux pendant sur ses  
épaules. Il avait l'air prétentieux, le regard faux.

— Eh bien ? interrogea-t-il.  
— L'affaire est dans le sac, dit la femme qui  
prit tout de suite un air de désinvolture pour  
dissimuler les regrets et peut-être les remords  
qui avaient assailli son âme.

— Elle a cru ?  
— Tout.  
— Et la photographie ?  
— Elle l'a gardée.  
— Bien.  
— Et si elle la lui montre ?  
— Il croira voir son spectre.  
— Quel spectre ?  
— Le spectre de ta sœur.  
— C'est donc lui qui l'a fait mourir ?  
— Oui.

— Et tu ne me l'avais pas dit !  
— J'avais peur que tu ne laissasses échapper  
quelque mot imprudent... Comme cela tu n'as pu  
dire que ce que je t'avais dit de dire.

— Exactement, et mot par mot.  
— C'est ce qu'il fallait.  
— Tu le hais donc bien ?  
— Mortellement.

— C'est un supplice pire que la mort que tu lui  
infliges en brisant...  
— C'est ce qu'il faut, interrompit l'homme aux  
longs cheveux, et il ajouta férocement :

— Il ne souffrira jamais assez !  
La femme ne répondit pas et suivit en silence  
l'homme dont elle venait de servir si utilement  
la vengeance.

## IV

Pour madame de Frémilly, la partie la plus  
dure restait à accomplir. Ce n'était pas de fermer  
sa porte à l'amoureux Jacques, mais de faire con-  
naître sa décision à sa petite-fille. Bien qu'elle  
eût le cœur bon et compatissant, la douleur des  
hommes, dont elle avait conservé en son cœur la  
méfiance, à la duplicité desquels elle croyait tou-  
jours, la touchait peu. Mais déchirer elle-même,  
de ses propres mains, le cœur de son enfant ado-  
rée, de l'enfant dont elle aurait voulu, au prix de  
sa vie et de tout son sang, assurer l'absolue, la  
complète félicité, voilà ce qui lui coûtait, ce qui  
emplissait à l'avance son âme d'appréhensions et  
même d'une sorte de douloureuse terreur. Pour-  
tant il le fallait. Il était nécessaire que Laurence  
ne revît plus cet homme.

Elle ne dormit pas, et dès le jour paré, et dès  
que les domestiques furent éveillés, elle donna  
ses ordres... Elle fit tout préparer pour partir le  
matin même à la première heure.

Elle possédait un château dans le Poitou, un  
vieux et austère château, où elle allait quelque-  
fois à l'entrée de l'automne, passer un mois ou  
deux.

Elle allait s'y réfugier avec sa petite-fille.

Là, Laurence pourrait, dans la solitude, laisser  
saigner sa douleur comme on laisse saigner une  
plaie ouverte.

Et quand elle crut que la jeune fille devait être  
éveillée, elle passa dans sa chambre.

Laurence ouvrit les yeux en entendant pousser  
sa porte, et ses lèvres s'épanouirent en un sou-  
rire quand elle vit que c'était sa grand-mère qui  
entra.

Mais celle-ci était grave et triste... Elle ne sou-  
rit pas à son enfant, à cette enfant dont elle se  
croyait, étant sa grand-mère, deux fois la mère.

Elle était tout à ce qu'elle venait faire là dans  
cette chambre, à l'exécution cruelle à laquelle  
elle allait procéder, et qui, par avance, torturait  
si douloureusement son cœur aimant.

Comme il faisait jour à peine dans la chambre  
assombrie par les rideaux, elle alla ouvrir la fe-  
nêtre, les persiennes.

Et un rayon pâle de soleil entra dans la pièce,  
faisant étinceler les délicats bibelots de la chemi-  
née et mettant de lumineuses taches sur les va-  
ses et les statuettes.

Ce rayon vint frapper Laurence au front et se  
jouer dans ses boucles soyeuses et dorées, qu'il  
rendit presque transparentes.

Comme elle était jolie ainsi, rosée par le som-  
meil, toute éclairée de la joie intérieure qui l'in-  
fondait.

Mme de Frémilly ne put s'empêcher de le re-  
marquer et son cœur se serra davantage.

Elle avait des yeux d'un noir bleu, d'une dou-  
ceur extraordinaire... le teint le plus éblouissant  
qu'il fût possible de rêver pour une fille d'Ève  
à qui Dieu semblait avoir départi toutes les per-  
fections.

Mais ce qui avait encore cette beauté, ce qui  
en mettait en valeur, pour parler comme les pein-  
tres, toutes ses exquisées perfections, c'était l'a-  
mour, le bonheur qui en débordaient et qui l'é-  
clairaient comme une lumière enfermée dans un  
globe de cristal, dont elle fait un éclatant soleil.

Et c'est sur ce bonheur, sur cet amour que la  
femme qui aimait le mieux cette enfant allait  
tout à l'heure porter une main sacrilège et n'en  
plus laisser que d'informes débris.

La première pensée de Laurence s'éveillant  
fut pour l'homme qui était désormais tout pour  
elle. La première parole qui sortit de ses lèvres  
fut pour parler de lui.

Elle demanda :  
— Il est resté tard ?  
— Non, ma chérie, répondit-elle.

— Qu'aviez-vous donc, grand-mère, à lui dire  
que je ne dusse pas entendre, comme si main-  
tenant quelque secret pouvait subsister entre  
moi et celui qui bientôt va être mon mari ?

Elle répéta ces mots : mon mari ! avec une  
sorte d'adoration et d'extase qui fit passer un fris-  
son de glace dans toute la chair de la grand-mère.

— Mon Dieu, comme elle l'aime !  
Elle ajouta toujours mentalement :  
— Je vais la tuer !

Et elle hésitait à parler. Elle ne savait com-  
ment, par quels mots tendres, assez doux, an-  
noncer le malheur à cette douce enfant, qui ne  
vivait, à qui la vie ne souriait que depuis qu'elle  
aimait.

Laurence, qui avait perdu de bonne heure  
son père, sa mère, avait eu une enfance triste.

Toutes affections, avant de connaître M. de Bré-  
court, s'étaient enroulées comme des lianes fleu-  
ries autour de sa grand-mère et si étaient atta-  
chées, formant un faisceau odorant et coloré.

Et elle n'avait aimé personne en dehors de sa  
grand-mère, jusqu'au jour où Jacques de Bré-  
court, tout radieux et tout triomphant, était ap-  
paré dans sa vie.

Alors le faisceau s'était dédoublé.

Une partie des lianes affectueuses s'était déta-

chée et enroulée autour de Jacques sans que ma-  
dame de Frémilly pût penser cependant qu'elle  
était moins aimée.

Elle l'était tout autant en effet ; mais la som-  
me d'affection que pouvait contenir le cœur de  
Laurence s'était dédoublée et Jacques de Brécourt  
n'avait pas eu la plus petite part.

Avant de connaître Jacques, la beauté de Lau-  
rence, pourtant déjà remarquable, avait quelque  
chose de languissant et de morne.

Il lui manquait l'illumination que l'amour peut  
donner et qu'il lui donna en effet, et c'est ce  
changement, qu'elle avait remarqué, qui avait  
fixé madame de Frémilly sur les sentiments de  
sa petite-fille et sur l'étendue de ses sentiments.

Et c'est à partir de ce moment, pendant que  
l'enfant s'épanouissait à ses côtés, que son visage  
de grand-mère, que la crainte avait commencé à  
assombrir, s'était réfrigné, devenu soudain plus  
craintif et plus grave.

On comprend dès lors ce que devait souffrir la  
pauvre grand-mère au pied de ce lit sur lequel  
reposait sans défiance, la joie au cœur, le tendre  
agneau si adoré auquel elle allait peut-être por-  
ter le coup mortel.

Elle fit un effort, raidit son âme et dit :  
— Je vais t'annoncer une nouvelle qui va te  
surprendre, ma chérie.

— Quoi donc ? demanda Laurence qui avait  
pâli, pressentant elle ne savait quoi.

Et elle ajouta aussitôt :  
— Il s'agit de lui ?

— Non, de nous. — Nous allons partir.

— Partir !... s'écria Laurence.

— J'ai donné des ordres pour partir ce matin  
même pour notre château de Marconnay.

— Pour Marconnay... en hiver ?

— Oui, ma chérie.

— Et lui ?  
— C'est pour t'éloigner de lui.

Laurence jeta un cri.  
— M'éloigner ?

— Oui, ma chérie, te séparer de cet homme  
qui ne peut plus être ton mari.

Laurence se dressa sur son lit, livide, d'une  
pâleur d'un spectre.

Elle s'écria :  
— Ai-je bien entendu ! Je ne suis pas le jouet  
d'un rêve, d'un cauchemar ?... C'est bien vous,  
grand-mère qui me parlez ?

Madame de Frémilly soupira :  
— Hélas !

C'est bien vous, poursuivit Laurence, qui me  
dites qu'il faut m'éloigner... me séparer de Jac-  
ques ?...

— Oui, mon enfant, oui, fit la grand-mère,  
essayant de saisir dans ses bras sa petite-fille et  
de l'envelopper de ses caresses pour que le coup  
porté fût moins rude.

Elle ajouta :  
— Il faut oublier cet homme.

— Cet homme, murmura Laurence... comme  
vous parlez de lui !

Elle demanda :  
— Qu'a-t-il fait ?

— Je ne puis pas te dire, mon enfant... pas  
encore... mais crois-en ta grand-mère, ta grand-  
mère qui t'adore, qui aurait préféré mourir que  
de te faire l'ombre d'un chagrin. Il n'est pas di-  
gne de toi et il faut l'oublier !

Elle ajouta, violente, ardente :  
— Oublie-t-on le soleil quand il vous a échauffé  
de ses rayons ? Est-ce que la fleur à qui il a don-  
né la couleur et la vie l'oublie ?... Est-ce vous,  
grand-mère, qui me parlez ainsi ?

— Moi, mon enfant, moi qui connais les hom-  
mes, qui ai souffert par eux.

— J'aimerais mieux souffrir par Jacques et  
n'être pas séparée de lui !

— Pourtant, s'il te trompait, s'il ne t'aimait

pas... S'il en aimait une autre... Et si tu le voyais ?

— J'essaierais de le ramener à moi.

— Mais tu souffrirais cruellement.

— Moins cruellement que si j'en étais séparée.

Et puis, reprit l'enfant, ce n'est pas vrai. Jacques ne peut pas en aimer une autre. J'ai foi en lui. Je connais son âme, comme il connaît la mienne. Avouez-moi que c'est pour m'éprouver, grand'mère, ce que vous venez de me dire, que nous ne partons pas, que nous ne nous éloignons pas de Jacques.

— Je l'ai chassé dit madame de Frémilly, impitoyable.

— Jacques !

— Je l'ai chassé de de notre maison et il n'y remettra plus les pieds.

En entendant ces cruelles paroles, rendues plus cruelles encore par le ton dont elles avaient été dites, Laurence poussa un faible cri, semblable à celui d'une brebis dont un couteau vient d'ouvrir la gorge, et elle retomba sur son lit, si pâle, les lèvres si décolorées, que madame de Frémilly la crut morte.

Elle se jeta sur elle en sanglotant et en criant :

— Ma chérie, ma petite-fille... Je l'ai tuée, je l'ai tuée !

Elle sonna à tour de bras pour appeler au secours.

Les servantes accoururent de tous les côtés.

Et madame de Frémilly leur cria, affolée :

— Un médecin, vite ! vite !

— Mademoiselle est malade ?

— Oui, allez !

Mais déjà Laurence avait ouvert les yeux. Une légère rougeur colora ses joues... Elle entoura en pleurant le cou de sa grand'mère.

— Ah ! grand'mère, grand'mère ! gémit-elle.

Et elle ne pouvait pas dire autre chose... Elle ne trouvait pas de mots pour exprimer ce qu'elle ressentait, pour dire l'intensité de sa douleur.

La grand'mère, qui mêla ses larmes avec les siennes, dit :

— Pleure, mon enfant, pleure ma petite-fille, cela te fera du bien.

— Je l'aime tant ! soupira la malheureuse.

— Oui tu l'aimais beaucoup.

— De toute mon âme.

— Quel malheur, mon Dieu, quel malheur ! soupira la pauvre grand'mère.

Laurence dit :

— Je ne le verrai plus ?

— Non, il ne faut plus le revoir.

— Qu'a-t-il fait ?

— Il te mentait, comme tous les hommes.

— Il me mentait ?

— En te disant qu'il t'aimait.

— Oh ! non, grand'mère, je ne le croirai jamais.

— C'est une autre femme, dit la madame de Frémilly, qu'il aimait.

— Une autre femme ?

— Qu'il allait voir en sortant de chez toi, en sortant de te faire des serments qu'il lui avait déjà faits, à elle.

— Oh ! grand'mère, je ne croirai jamais cela !

— C'est cette femme qui est venue que j'ai vue, cette femme aimée de M. de Brécourt.

— Et si elle vous avait menti, grand'mère ?

Pour toute réponse, madame de Frémilly sortit de son sein la photographie que la visiteuse lui avait remise.

Laurence la fixa un instant de ses yeux hagards, comprit, et tout son sang sembla se tarir dans ses veines. Elle devint si pâle que sa grand'mère crut qu'elle allait s'évanouir de nouveau et s'élança pour la recevoir dans ses bras. Mais Laurence ne perdit pas connaissance, cette fois.

Elle se raidit, continua à regarder l'image avec une expression horrifiée. Toute sa fois l'abandonnait, et toutes ses illusions s'effeuillaient.

On eût dit que son cœur, ouvert à l'amour, au bonheur, s'était refermé soudain et desséché comme une tendre fleur qu'un vent aride vient de brûler.

Elle ne croyait plus à rien, puisqu'elle avait été trompée par lui, par lui qu'elle mettait au-dessus de tous les hommes, à qui elle attribuait toutes les vertus, dans lequel elle avait eu foi comme en Dieu lui-même. (A suivre).

## Entre Voisins.

A Paris, rue Nicolo, vers 1875, les habitants, d'une belle maison, tous gens bien élevés, vivaient dans les meilleurs rapports : Un bon voisinage est une bénédiction.

« Une Anglaise survint et voilà la guerre allumée. »

Ce ne fut pas la faute de l'amour cette fois, oh ! non !

Au rez-de-chaussée habitait un ancien capitaine, lorrain annexé, ardent patriote, qui cultivait avec passion son petit jardin ; chaque locataire avait le sien ; ils avaient tous un peu l'air d'une concession à perpétuité : C'était un continué échange de graines, de plants, de boutures.

A la fin d'avril, une Anglaise, Miss Lowen, vieille fille de 46 ans, déménagea au second, comme toutes ses compatriotes, fit litière de la tranquillité et des droits d'autrui.

A peine installée, à neuf heures du soir, elle se mit au piano et joua le même air à satiété avec force fausses notes. Les voisins éternués ne pouvaient dormir. Le lendemain soir même répétition : le capitaine d'un naturel peu patient, entendit sonner onze heures. N'y tenant plus, il sauta du lit, passa un pantalon et monta chez l'Anglaise ; il sonna violemment, elle ouvrit ; à la vue d'un homme en bras de chemise elle ferma en poussant des cris d'orfraie.

A peine calmée, elle se remit au piano, le capitaine prit un cor de chasse et dans la cheminée sonna l'hallali ; d'abord effrayée, miss Lowen s'arrêta, puis n'entendant plus rien, récidiva, l'officier aussi, ce fut un beau vacarme...

Miss Lowen avait fait planter dans son jardin un beau magnolia : aux fêtes de la Pentecôte, par une pluie battante, elle se mit à l'arroser, un parapluie d'une main, un arrosoir de l'autre et cela toute la matinée ; les locataires aux fenêtres riaient aux larmes, mais bientôt ils virent avec effroi qu'ils allaient manquer d'eau, l'Anglaise arrosait toujours ! Le capitaine vint au réservoir presque vide, ferma d'autorité le robinet et prenant le bras de l'insulaire :

— Vous allez laisser de l'eau aux autres ! nom de nom !

Elle se recula comme un dogue en colère.

— Vous hosez toucher moa !! Mais je paye.

— Nous payons tous, sacrée toquée d'Anglaise.

— Vous l'insultez moa ! aoh ! vous serez puni.

La scène fut indescriptible, le capitaine, jurait, Miss Lowen faisait des aoh ? shocking ! en agitant son parapluie et son arrosoir. C'était d'un comique achevé.

Au paroxysme de la fureur, l'Anglaise se rendit chez le commissaire de police, et demanda pour les outrages reçus, 25.000 francs de dommages et intérêts. Le capitaine fut aussitôt appelé.

Voilà les ennemis en présence, Miss Lowen d'un geste tragique :

Cet homme a sonné un soir chez moa dans une toilette indécente.

— Oh ! par exemple fit le lorrain.

Elle continua.

Cet homme il a voulu tuer moa ! Cet homme il

a juré affreusement ! Cet homme il a appelé moa sacrée toquée d'Anglaise, échappée de Bedlam.

Le commissaire se mordait les lèvres jusqu'au sang pour s'empêcher de rire. Le capitaine se disculpa facilement et égaya ses auditeurs par le récit des faits et gestes de la plaignante.

L'officier de paix dit à l'Anglaise qu'elle ne devait pas empêcher ses voisins de dormir ni les priver de leur eau.

On lui donnait tort ! Elle maudit la justice française et, exaspérée, courut chez le juge paix prête à en appeler à son ambassadeur.

A la justice de Paix, la comédie fut aussi divertissante. Miss Lowen renouvela sa véhémente accusation et conclut :

— Vous devez punir cet homme qui a l'idée de m'assassiner.

— Ne croyez pas cela, madame, dit le juge, un Lorrain annexé ne tue pas ainsi en France.

Il donna la parole au capitaine qui gagna vite sa cause.

Tous les torts étaient du côté de l'Anglaise et le magistrat la blâma de mettre le trouble dans la maison.

Miss Lowen indignée brandit son parapluie et sortit en criant :

— Puisqu'on ne me rend pas justice, je tuerai cet homme avec une revolver ! Le capitaine serrait la main du juge de paix et dit tristement :

— Les Prussiens m'ont pris ma terre, si les Anglais me prennent mon eau, que me restera-t-il ?

L'espoir de redevenir bientôt Français de nation, ce qu'il n'a cessé d'être au fond du cœur.

Nelly HAGER.

**AIMER**

Aimer, c'est la clé qui nous rouvre  
Les cœurs depuis longtemps fermés  
Et leur ciel noir ne se découvre  
Que lorsqu'ils se sentent aimés.  
Aimer, c'est la clé qui nous rouvre  
Les cœurs depuis longtemps fermés

Aimer comme Dieu qui nous aime  
Malgré nos infidélités.  
Aimer toujours, aimer quand même  
Ceux qui ne l'ont pas mérité.  
Aimer comme Dieu qui nous aime  
Malgré nos infidélités.

L'amour brise les résistances  
Et soumet les plus révoltés.  
L'amour supprimant les distances,  
Aime toute l'humanité.  
L'amour brise les résistances  
Et soumet les plus révoltés.

L'amour pur, l'amour véritable,  
Aime sans cesse et malgré tout  
Le plus impur, le moins aimable,  
Sans se lasser et jusqu'au bout.  
L'amour pur, l'amour véritable,  
Aime sans cesse et malgré tout.

Fais naître en moi ton amour même  
Et qu'il me remplisse toujours,  
Dieu créateur, Père suprême,  
Toi dont le beau nom est amour.  
Fais naître en moi ton amour même  
Et qu'il me remplisse toujours !

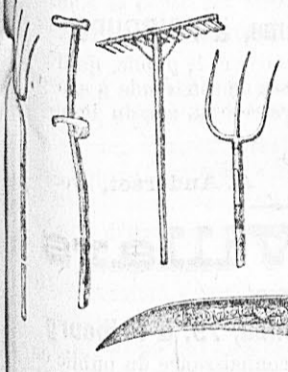
Ernest Pilet.



GLASSON FRÈRES IMP.-ÉDITEURS, BULLE

**POUR**  
Grand choix de  
**CHAUSSURES**  
Richelieu, Molière  
en chevreau et veau  
**CHAUSSURES**  
pour M  
Prix m  
Grand assortie  
**Vve Sotta**  
maison l  
Serv

**Droguerie DU**  
**Huile pour f**  
1<sup>re</sup> qual  
Service d'escompte  
**Avis aux agr**  
Grand choix d'ou  
**TOFFEL & CAST**  
Faux véritables  
bateaux de Charm  
Cofings.— Cor



Pierres à faux  
chaque pié  
Huile pour fa  
Pièces de rechange

**Syndicat chevalin**  
L'assemblée générale des  
le jeudi 20 mai est reportée  
Dimanche 6 juin,  
au Café Mode

**la Fabrique Fribourgeoise**  
**Neiriv**  
regarderait quelques jeunes gens de  
quelques jeunes filles.

**Vins pour**  
Garantis naturel  
rouges et blancs, de t  
**E. GLASSON**

**Mises de**  
la consignée exposera en location  
des 1 heure après midi  
bambettes, les fleuries en foie e  
la mise aura lieu par lots de 1 po  
L'exposante

## POUR LES FÊTES

Grand choix de  
**CHAUSSURES en tous genres**

Richelieu, Molière, Souliers à brides et découverts  
en chevreau et vernis et toile blanche. Egalement beau choix de  
**CHAUSSURES MONTANTES** en noir et couleur, teintes à la mode,  
pour Messieurs, Dames et Enfants.

Prix modérés. — Escompte 5 %.

Grand assortiment de Chaussures à prix réduit.

### Uve Sottas-Thalmann, Bulle

maison Barras, en face du Cheval-Blanc.

Service d'escompte A. C. G.

## Proquerie DUBAS, Bulle.

### Huile pour faucheuses

1<sup>re</sup> qualité.

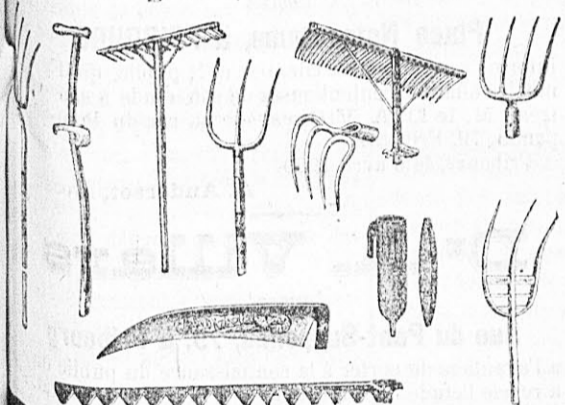
Service d'escompte A. C. G. 5 %.

### Avis aux agriculteurs.

## Grand choix d'outils agricoles.

### TOFFEL & CASTELLA, BULLE

Faux véritables Ballaigues.  
Plateaux de Charmey et St-Martin.  
Cofings. — Cordes à foin.



Pierres à faux extra,  
chaque pièce garantie.  
Huile pour faucheuses.

Pièces de rechange pour faucheuses.

## Syndicat chevalin de la Gruyère.

L'assemblée générale des membres du Syndicat qui devait  
lieu le jeudi 20 mai est reportée sur le

Dimanche 6 juin, à 2 1/2 heures,  
au Café Moderne, Bulle.

## La Fabrique Fribourgeoise de draps S. A.

### Neirivue

Engagerait quelques jeunes gens de 15 à 17 ans,  
et quelques jeunes filles.

## Vins pour fanages

Garantis naturels, grand choix en  
rouges et blancs, de tous prix.

E. GLASSON & Cie, BULLE.

### Mises de fleurées.

La consignée exposera en location en mises publiques le vendredi  
prochain, dès 1 heure après midi à son domicile, Bains des  
Bambettes, les fleurées en foin et regain de son domaine de 22 po.  
La mise aura lieu par lots de 1 pose.

L'exposante: **Veuve Jos. MORET.**

La Fabrique Fribourgeoise de Draps S. A., Neirivue

### cherche

un jeune homme actif et débrouillard comme

### apprenti de bureau

Faire offres par écrit au bureau de la Fabrique.

### A vendre

faute d'emploi

### une mule

âgée de 8 ans, sage, garantie franche de collier et bonne pour le bât et la selle. Prix 700 fr.

S'adresser à Publicitas S. A., Bulle, sous P 1723 B.

## Chevaux.

### A vendre

2 chevaux de 7 et 8 ans et 4  
bonnes juments de 4, 5 et 7  
ans.

Alexis Bovet  
Commerce de chevaux  
Bulle.

### On demande un homme

sobre d'un certain âge pour arranger une quinzième de têtes de bétail à la montagne Il y aurait beaucoup de travail à côté, en tâche.

S'adresser à Publicitas S. A., Bulle, sous P 1716 B.

### Vins naturels.

Tessinois . . . . . Fr. 80.—  
Vin de table italien . . . . . Fr. 110.—  
Chianti . . . . . Fr. 160.—  
Tyrol du Sud. r. . . . . Fr. 130.—  
» » bl. . . . . Fr. 130.—  
Alicante, vin coup. . . . . Fr. 120.—  
par hectolitre, fco gare Lugano, contre remboursements. Barbera fr. 2.20 la bouteille. Stauffer frères, Jean Stauffer, suce., Lugano.

### On cherche à acheter la crème et le beurre

d'une fromagerie de la Gruyère.  
Faire offres à A. Corbaz, rue du Pont 30, Montreux.

Une fabrique de la région  
engagerait  
pour le mois de juillet

### un jeune homme

sortant de l'école secondaire, ou d'une école commerciale, comme aide de bureau.

Faire offres par écrit à Publicitas S. A., Bulle sous P. 1711 B.

### Belle chambre

meublée à louer à personne tranquille.

S'adresser à Publicitas S. A., Bulle, sous P. 1736 B.

## Fièvre aphteuse.

Le plus puissant dépuratif, apéritif et anti épidémique pour chevaux, vaches, moutons et porcs, est la

### "Poudre MAYOR,"

En vente partout, le paquet, Fr. 3.— ; 6 paquets, Fr. 2.90 ; 12 paquets, Fr. 2.80.

Envoi franco, A. DELISLE & Cie, Lausanne.

Prix spéciaux pour syndicats.

## Avis au public.

Etant donné la hausse des salaires, la diminution des heures de travail et le renchérissement considérable des fournitures et matières premières, l'Association des

### Horlogers-Bijoutiers du canton de Fribourg

informe le public qu'une hausse de 25 % sera appliquée sur le tarif de réparations actuellement en vigueur.

N. B. — Les montres, pendules etc., provenant directement des fabriques ou colporteurs ne seront plus réparées ou subiront une majoration de 50 % sur le tarif.

Fribourg, le 25 mai 1920.

Association cantonale des Horlogers-Bijoutiers.

### A VENDRE

à Bulle

### immeuble

situé au centre des affaires.

S'adresser à Publicitas S. A., Bulle, sous P. 1735 B.

### A vendre

### une jeune truie

portante de 13 semaines.

S'adresser à Publicitas S. A., Bulle sous P 1739 B.

### A VENDRE

### jolie propriété

avec maison locative, bien située.

Pour tous renseignements, s'adresser à E. PIDOUX, agence, Chalet de Bouleyres, Broc.

### A VENDRE

### 11 porcs

de 8 et 12 semaines chez les Frères Seydoux, à Sâles (Gruyère).

### PERDU

sur le chemin de Bulle à Montbarry par les Granges, un portefeuille contenant une certaine somme. Prière de le rapporter contre récompense à Publicitas S. A., Bulle.

### Remède OVERNEY

Le soussigné porte à la connaissance des intéressés qu'il continue ses consultations chaque jour, de 8 1/2 h. à 9 1/2 h. à l'Hôtel du Cheval Blanc, à Bulle.

Téléphone N° 3.

Jean OVERNEY,  
Le Pâquier.

### Place au concours.

Par suite de démission, le Conseil communal de Bulle met au concours le poste de forestier communal de la Ville de Bulle.

Seule une personne absolument qualifiée peut remplir ces fonctions.

Les inscriptions sont reçues au Bureau de Ville de Bulle jusqu'au mercredi 9 juin, à midi.

Le Secrétariat communal.

On offre à louer pour le bas 2 ou 3

### bonnes vaches

n'ayant pas eu la maladie.

S'adresser à André Stocker, au Verdol, Bulle.

### A vendre

### 3 porcs à l'engrais

chez Antonin Morand, à La Tour-de-Trême.

### EXPOSITION de PEINTURE

de Madame et Monsieur John REDMOND, au Magasin Cessu, Rue de Gruyères, Bulle; du 5 au 16 juin, de 2 à 6 h., le dimanche de 11 h. à midi.

L'Usine Ruffieux et Savary, à Broc, engagerait 10 à 12 ouvriers

### charpentiers

### et menuisiers

du pays, connaissant bien le métier.

## Chevaux



pour l'abatage

et ceux abattus par suite d'accidents sont achetés par

L. GENOUD,  
Cercle Catholique, BULLE.

### Occasion

### exceptionnelle.

A vendre au détail, à bas prix, un stock de

### Tissus pour Dames et Messieurs

au Magasin WIDMER et BLAIN, rue du Tir, Bulle.

Mademoiselle

### M. Philippona

### Pédicure et Manicure

reçoit: 26, Rue de la Promenade, BULLE. — Traitement de toutes les affections des pieds, ongles incarnés, cors etc. Massages. Téléphone 108.

### On demande à acheter.

— Pianos, — Violons, — violoncelles, — mandolines et guitares.

### Ew. Lehmann-Hegg,

Grand'Rue BERNE

### A louer

pour le 1<sup>er</sup> juillet

### jolie chambre

bien exposée au soleil, chauffée en hiver.

S'adresser au bureau du journal.

### Bulle, pharmacie d'office

FÊTE DIEU

### Pharmacie STREBEL.

La pharmacie d'office fait le service de nuit pendant la semaine.

# MARSA S. A. FRIBOURG.

Machines et instruments agricoles sortant des meilleures maisons



Faucheuses, Faneuses à cheval, Râteaux, Râteaux-Fanes, dernier modèle, Meules à aiguiser, Monte-foin, Batteuses, Moulins, Concasseurs.

Installations — Pièces de rechanges  
Couteaux de faucheuses — Huile — Courroies — Cordes — etc.

## Outillage de fenaisons.

**AGRICULTEURS ! Consultez la MARSA et demandez les prix !!**

Articles de jardins, Machines et instruments divers  
à des conditions spéciales. — Occasion unique

Magasin et entrepôt, avenue de Tivoli, Fribourg.

Dépôt à Bulle :

# SYNDICAT AGRICOLE

Oron-le-Châtel : M. Hæfelfinger, maréchal.



**Rideaux brodés**

Grands et petits rideaux  
mousseline, tulle et tulle  
plication, par paire et  
pièce, vitrages, broderies  
linge, brise-bise, etc.

Vente directement au  
sommateur. Echantillons  
retour du courrier.

**H. METTLER, Héricourt**  
Fabriq. spéciale de rideaux brodés



**Chevaux**

la boucherie  
abattus ou non.

**Ch. BAUDÈRE**  
marchand de chevaux

Hôtel de l'Écu, BULLE

Service des Autobus C. E. G.

## Bulle-Farvagny-Romont

Horaire valable à partir du 1<sup>er</sup> juin 1920 jusqu'à nouvel avis.

Heures.		STATIONS		Heures.	
7 42	17 00	Dép. Bulle	Arr.	9 51	19 11
7 50	17 08	» Riaz	»	9 44	19 04
7 59	17 17	» Marsens	»	9 36	18 56
8 03	17 21	» Vuippens	»	9 31	18 51
8 07	17 25	» Sorens (Gérignoz)	»	9 27	18 47
8 11	17 29	» Gumefens	»	9 23	18 43
8 19	17 37	» Avry-devant-Pont	»	9 16	18 36
8 29	17 47	» Le Bry	»	9 07	18 27
8 39	17 57	» Vuisternens-en-Ogoz	»	8 58	18 16
8 45	18 03	Arr. Farvagny-le-Grand	Dép.	8 50	18 08
8 53	18 05	» pour Fribourg	»	8 53	18 45
8 25	17 50	» de Fribourg	»	8 25	17 50
8 58	18 04	Dép. Farvagny-le-Grand	Arr.	8 52	17 54
9 06	18 12	» Vuisternens-en-Ogoz	»	8 46	17 48
9 18	18 24	» Villarlod	»	8 34	17 36
9 24	18 30	» Villargiroud (Villarsiviriaux)	»	8 27	17 29
9 31	18 37	» Orsonnens	»	8 19	17 20
9 42	18 48	» Villas St Pierre (bif.)	»	8 08	17 09
10 00	19 16	» Romont gare	»	7 51	16 52
10 06	19 22	Arr. Romont-ville	Dép.	7 44	16 45

Arrêts facultatifs : Rueyres-St-Laurent, Fuyens, Lussy, Chavannes-s.-Romont.

## Grande teinturerie

### O. THIEL & Cie

Succ. de O. THIEL

Faubourg du Lac 15 et 17 **NEUCHÂTEL** Faubourg du Lac 15 et 17

## Nettoyage chimique et Teinture

## Costumes et Vêtements en tous genres

**Noir pour Deuil - Teinture garantie.**

Décatisage des étoffes.

Maison de 1<sup>er</sup> ordre. — Téléphone 751.

DÉPOT : M<sup>me</sup> Marie Morand, couturière,  
La Tour-de-Tréme.

## ATTENTION

Propriétaires, voulez-vous de bons

### fermiers ?

Adressez-vous à la Ligne pour la Conservation de la terre fribourgeoise.

ACHAT & VENTE

DE DOMAINES

Office d'informations,  
Marsens.

### Docteur H. Reymond

Spécialiste

- Nez - gorge - oreilles -

Fribourg

a repris

ses consultations

### A vendre

une faucheuse à un cheval, une faneuse et une voiture. S'adresser chez Auguste Fraignière à Sorens.

## A. AUDERSET

avocat

Place Notre-Dame, à FRIBOURG

informe son honorable clientèle et le public, qu'il a repris les affaires centenaire de son étude à son collègue, frère, M. le D<sup>r</sup> A. Villars, avocat, rue du Pont-Suspendu, 79, Fribourg.

Fribourg, le 9 avril 1920.

A. Auderset, avocat.

## D<sup>r</sup> A. Villars

avocat

Rue du Pont-Suspendu, 79, à Fribourg

a l'avantage de porter à la connaissance du public qu'il a repris l'étude de son collègue, M<sup>r</sup> Auderset, avocat, à Fribourg.

L'étude de M<sup>r</sup> Villars se trouve, comme par le passé, à la rue du Pont-Suspendu, en face de la Chancellerie de l'Etat.

Fribourg, le 9 avril 1920.

D<sup>r</sup> A. Villars, avocat.

## Vente de chevaux et de matériel de voiturier.

Le soussigné exposera en vente en mises publiques, le lundi 7 juin, à 9 heures du matin, devant la maison Luthy, rue de Vevey, à Bulle :

10 à 12 chevaux et juments, de luxe, de trait et à deux mains, plusieurs landaus, breaks, vis-à-vis, paniers, cabriolets, voitures à bancs, voiture de chasse caoutchoutée, char à travail, camions, 2 faucheuses à 1 et 2 chevaux, une quantité de colliers de voiture et de travail, bâches, couvertures, etc.

L'exposant : Ch. BAUDÈRE, march. de chevaux, Bulle.

## Grande Chapellerie

Grand'Rue **Tobie Bec** Grand'Rue

Grand choix de chapeaux de paille pour hommes, garçons et fillettes, depuis 3 fr. 80.

Chapeaux rotin 3 fr. 80 PANAMAS Chap. faneurs 1 fr. 80

Parapluies - Ombrelles - chemises - cols - cravates  
Blouses en fil noir.



## ABONNEMENTS

Suisse . . . 1 an, Fr. 5.—  
Etranger . . . 6 mois » 2 50  
                  . . . 1 an » 9 50  
                  . . . 6 mois » 5 50  
payable d'avance.

Prix du numéro : 5 cent.

On s'abonne dans les bureaux de poste.  
TÉLÉPHONE 150

## Les impôts de 1919

Les contribuables fribourgeois privilégiés et ils bénéficient des dieux qui, cette année surtout, procurent l'occasion de manifester leur esprit de sacrifice et d'attachement à la patrie fribourgeoise. Non seulement le chiffre des impôts sera notablement augmenté, mais les contribuables devront payer en une seule fois une année de taxation.

Or, chacun sait que, pour un homme des citoyens, il est plus agréable de payer ses impôts par versements échelonnés qu'en une seule fois. C'est pour ce motif que les contribuables fribourgeois ne seront pas satisfaits ; car, s'ils ont bénéficié de l'année dernière, ils ne pourront pas éviter de payer une cotisation.

Cet inconvénient, gros de conséquences pour beaucoup de citoyens, aurait pu fort bien être évité si le Grand Conseil avait bien réfléchi aux conséquences de la décision relative à la perception des impôts de 1919.

Lors de la seconde lecture de la loi fiscale en Grand Conseil, cette décision avait été ajoutée au projet d'article 1<sup>er</sup> du chapitre I<sup>er</sup> du règlement financier suivant lequel, en 1919, les impôts de 1918, cette décision prise en tenant compte du fait que les évaluations destinées à fixer le montant de l'impôt sont basées, pour l'année 1919, sur le produit du travail de l'année 1918. Si cela était, il serait naturel de considérer l'impôt payé en 1919 sur celui qui était dû pour la période du 1<sup>er</sup> juillet 1918 au 30 juin 1919, comme la loi fiscale devait être appliquée dès le 1<sup>er</sup> janvier 1919 pour l'exercice, l'impôt ne devrait être perçu, sur les bases de l'année 1918, que jusqu'au 31 décembre 1919, à dire pour six mois seulement, le reste ce qui a été fait dans le canton.

Mais le Grand Conseil a décidé, par une autre interprétation de la loi fiscale ; il a affirmé que l'impôt de 1919 sera payé en une seule fois.